

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 32.

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 9 Aout 1883.

SOMMAIRE

TEXTE : De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Notes sur l'Irlande, par G.-A. Dumont.—Curieuse statistique.—Un grand spectacle, par L. de la Rallaye.—Nos gravures : M. Joseph-Ignace Kraszewski ; Mgr Guilbert : La Culotte déchirée ; Plaisirs d'été.—Les femmes décorées.—Histoire de fantômes.—Comment on doit travailler.—Les drames de l'ivresse.—Choses et autres.—Poésie : L'innocence et le repentir, par P.-B. des Valades.—Le moulin rouge (suite).—La protection de l'enfance, par Pierre Véron.—Les pensionnaires du Jardin des Plantes de Paris.—Nouvelles diverses.—La gamme des faux, par Pierre Véron.—Tribunaux comiques.—Les échecs.

GRAVURES : La Culotte déchirée ; Plaisirs d'été ; Joseph-Ignace Kraszewski, littérateur polonais ; Mgr Guilbert, archevêque de Bordeaux ; Le comte de Chambord recevant les derniers sacrements.

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

Si l'on a quelques jours de loisir après avoir contemplé les merveilles de Lourdes, l'on peut utilement visiter les environs et honorer les sanctuaires célèbres qui environnent la basilique de la Ste-Vierge. Betharram avec son calvaire et sa collégiale, St-Savin et son abbaye, Polignan et la *Vierge noire* si célèbre, St-Bertrand de Comminges à l'entrée de la contrée de Luchon. Enfin, il convient de considérer les merveilles de la puissance de Dieu en ces grandes montagnes, où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer : la beauté de leurs aspects, la richesse inépuisable de leurs mines, la variété sans nombre de leurs marbres, et enfin, l'abondance in-tarissable de leurs eaux salutaires.

On peut se rendre au centre même de ces merveilles en allant à Bagnères de Luchon, qui est à quatre heures de Lourdes.

Là on se trouve au milieu des Pyrénées. On est à égale distance des deux extrémités de la chaîne qui va de Bayonne à Perpignan, de l'Océan Atlantique à la Méditerranée.

Enfin, on est au pied des plus hauts sommets.

A partir de Montrejeau on remonte le cours de la Garonne. Le chemin est comme un jardin fleuri entre deux rangs de montagnes couvertes de pelouses et de bosquets de bois ; les arbres sont nombreux, ils sont environnés de vignes qui montent en spirales à leur sommet et les couronnent de pampres ; de distance en distance, on voit des cascades, des allées profondes avec des ruisseaux qui vont se jeter dans le fleuve ; au fond, un amas de montagnes sombres dont les sommets sont couverts de neige et qui ferment l'horizon.

En arrivant à Bagnères de Luchon, on voit une ville de plaisance environnée de villas, de maisons de campagne, et au loin quelques montagnes d'une hauteur moyenne, mais ce n'est pas ce que vous êtes venu chercher.

Vous faites quelques pas et vous voyez quelques travaux d'art, des chaussées taillées dans le roc, une plantation très belle de cinq rangs de tilleuls qui a cent pieds de largeur, et qui conduit aux sources jusqu'à un demi-mille de longueur, mais ce n'est pas cela qui peut beaucoup vous émerveiller.

A mesure que l'on s'éloigne de la ville, les premières montagnes qui semblaient si proches s'éloignent et vous apparaissent à de grandes distances et séparées de vous par des vallées et des précipices nombreux, mais, jusque-là, vous ne voyez rien de bien extraordinaire. Vous êtes au centre des merveilles, et vous ne pouvez les contempler, parce que vous n'avez pas de point d'observation. Il faut savoir que les premières montagnes qui sont devant vous, et qui n'ont pas deux mille pieds au-dessus de la plaine, vous cachent plusieurs rangs qui sont en arrière et qui ont jusqu'à 10,000 pieds de hauteur.

Pour voir quelque chose, il faut monter sur quelques uns des sommets qui environnent Bagnères. Le plus proche et le plus accessible est le pic d'Antenac, en avant de Bagnères et à trois heures de marche ; là on est à 4,000 pieds au-dessus de la vallée que l'on voit dans toute sa magnificence.

D'un côté, la Garonne se dirige vers l'Est dans une vallée profonde où se trouve sa source ; en avant est la vallée de Luchon s'enfonçant dans des forêts de pins et

des parois immenses de granit. Ensuite on contemple le spectacle imposant des montagnes.

Au delà des premières, les Couradilles et les Surbagnères, qui ont 2,000 pieds de hauteur au-dessus de Bagnères, l'on voit d'abord un second rang de sommets qui s'élèvent à 4,000 pieds plus haut ; plus loin, un troisième rang qui les dépasse de quelques mille pieds, ainsi le pic de Fourcanade, le pic de Sacroux, le pic de Sauvegarde, qui ont de 8 à 9,000 pieds, et enfin, plus loin, vous contemplez très distinctement, grâce à la transparence de l'air, le groupe des plus hauts sommets des Pyrénées : les Monts Maudits, qui s'élèvent à plus de 10,000 pieds sur une longueur de deux ou trois lieues, avec leurs cimes couvertes de neige, leurs penchans tout revêtus de glaciers qui vont se perdre au fond des vallées profondes chargées de forêts séculaires.

Rien de plus grand et de plus solennel que ce spectacle que l'on ne peut soupçonner pendant tout le temps de l'ascension. D'abord, l'on ne voit que les Couradilles, ensuite un second rang de montagnes, puis un troisième, et ce n'est que lorsqu'on est arrivé au sommet que l'on contemple le panorama dans toute sa gloire.

Aux derniers feux du jour on voit d'autres merveilles. A mesure que la nuit arrive et que "l'astre du jour qui décline semble précipiter son cours," c'est comme une vision de lumières électrique et de feux de bengale qui illuminent toute la scène.

Les premiers plans, avec les forêts, s'assombrissent et tournent au vert le plus foncé, ensuite les glaciers, passant par des teintes de bleu clair et de cristal, deviennent tout transparents comme s'ils étaient illuminés en arrière par une immense fournaise, puis les sommets s'éclaircissent de feux rouges ou de clartés comme un métal chauffé à blanc ; et enfin, quand le soleil va disparaître, toute la base est plongée dans une nuit profonde, tandis qu'aux plus hauts points des innombrables aiguilles de l'immense massif de glace, d'un bout à l'autre de l'horizon, on voit resplendir comme une multitude de phares au milieu de l'azur sombre du ciel plongé déjà dans les ténèbres.

Quand on a pris cette vue d'ensemble, il faut contempler la chaîne de plus près. On traverse de nouveau Bagnères et l'on monte les sommets qui la dominent au sud.

Là, on découvre les points de vue les plus merveilleux. Tout est grand : les parois des rochers, les immenses sapins, les gorges profondes de la montagne. Ici, en travers du chemin, vous voyez trois pyramides de pierre qui s'élèvent comme des spectres ; en arrière, deux groupes de montagnes qui semblent marcher l'une vers l'autre et fermer le passage ; au delà, on voit un abîme dont on ne peut mesurer le fond, puis au delà encore, quelques amoncellements de verdure qui viennent ceindre la base d'une muraille de pierre qui s'élève comme à perte de vue dans le ciel. C'est le chemin qu'il faut suivre. Il faut tourner ces blocs de pierre, passer entre les deux collines, traverser cet abîme, monter ces rampes de verdure et puis découvrir un sentier en spirale qui vous conduit au sommet d'une sorte de forteresse de granit, et au delà on trouve l'espace et le chemin vers de nouveaux obstacles.

En continuant on arrive à un véritable chaos de rochers énormes et entassés qu'il faut traverser. Il faut marcher en zigzag par les sentiers les plus difficiles, mais les plus pittoresques. "Ici l'on se voit au-dessus de l'abîme, là des blocs énormes sont suspendus sur votre tête, plus loin, sous d'autres blocs, on découvre des gouffres sans fond, ensuite les rochers entassés à plusieurs étages s'élèvent toujours et s'en vont denteler le ciel comme d'une haie de piques ; et enfin, quand l'on se croit perdu dans ce chaos, dans ces défilés sans issue, dans ces détours recommençant sans cesse, tout à coup une fente s'ouvre entre deux parois immenses, et devant vous, la Maladetta apparaît, grande, imposante, toute blanche, distincte comme si vous la teniez à quelques pas, et venant appuyer ses dernières assises entre deux penchans couverts de sombres sapins qui font ressortir son aspect livide."

Il semble que l'on soit près de la montagne, mais il y a encore un long chemin à faire pour arriver aux derniers sommets qui environnent les "Monts Maudits," il faut aller à l'endroit que l'on nomme l'Hospice de

Venasque, qui se trouve à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et d'où la vue est complète sur toute la chaîne.

On est là comme sur une galerie ou sur un balcon immense, en dessus des premières lignes des Pyrénées françaises, et en présence des géants pyrénéens. A droite et à gauche, on a deux pyramides de glace : le pic de la Mine et le pic de Sauvegarde, qui forment comme un immense portique d'un mille de largeur et qui s'ouvre sur un amphithéâtre de montagnes dont le diamètre est de plus d'une lieue.

A l'entour de ce cirque on voit resplendir les sommets : à gauche, le pic de Poumero, qui a 9,000 pieds, ensuite le pic des Barrans et le pic de Fourcanade, de la même hauteur ; en face, les pics de Nethou et de la Maladetta, qui atteignent plus de 10,000 pieds, ensuite les pics d'Albe, de Paderne, de Perdiguero, à l'ouest, qui mesurent de 8 à 9,000 pieds.

De toutes ces hauteurs, qui forment comme une immense couronne de trois lieues de tour, aux aiguilles, aux fleurons et aux pyramides de glace, on voit descendre les degrés d'une multitude de glaciers qui viennent se réunir à 4,000 pieds plus bas dans la plaine de Venasque, sur une surface d'une lieue au moins de diamètre.

Devant ce spectacle, tous les objets ont pris des proportions que l'on n'est jamais appelé à contempler dans la plaine ; ici, quelques cours d'eau tombent de 800 pieds de hauteur ; ce cercle de glace que vous voyez comme si chaque point était à quelques pas, a trois lieues de circonférence ; ces sommets, dont vous ne pouvez contempler le faite qu'en renversant la tête et en regardant droit au-dessus de vous, sont à plusieurs milles de distance ; ces glaciers qui descendent sont de vrais escaliers de géants, dont les blocs sont comme des monuments.

On admire, on s'étonne, le regard va de surprise en surprise, mais l'âme ne s'arrête pas à cette première impression ! A cet aspect, comme l'on se trouve séparé de tout et près de Dieu ! On se voit, avec une douce surprise, calme et plein de joie, délivré des vains bruits du monde, dans une solitude aussi complète qu'elle est incommensurable, dans un silence que rien ne vient interrompre et qui laisse toute puissance à la réflexion. L'esprit est libre de vaines pensées, le cœur oublie tout trouble et toute préoccupation, l'âme se sent des ailes, le ciel est tout proche, ces glaciers y conduisent, et Dieu remplit le cœur qui est vide du monde entier !

C'est ce qu'a bien senti un grand poète :

Lorsqu'à ces blancs sommets l'âme atteint, dans son vol,
Le feu des passions meurt en touchant le sol,
Car sur cette hauteur lumineuse et glacée,
Rien ne peut habiter, si ce n'est la pensée.
Ici l'esprit plus pur saura trouver la paix
Des pénibles soucis pourra laisser le faix,
Il verra de là-haut s'élargir l'horizon
Dans la sérénité de l'auguste raison.
Et notre âme ravie aura su mettre en elle
Le calme et la clarté de la neige éternelle.

C'est ce qui a été compris de bien des âmes longtemps avant nous, et nous nous en convaincrions en visitant les asiles de la prière et de la méditation si nombreux en ces profondes retraites et dans ces saints déserts.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

NOTES SUR L'IRLANDE

I

En parcourant l'histoire, nous remarquons que dans tous les temps, des peuples ont combattu pour leur indépendance. Depuis les premiers âges du monde, les différents pays qui se partagent notre globe se sont fait la guerre entre eux pour s'assurer la suprématie de l'un sur l'autre. Ces guerres duraient des années, des siècles même ; on ne déposait les armes que lorsqu'un des belligérants était vaincu, quitte à ce dernier à les reprendre plus tard pour tâcher de se débarrasser de la dépendance que lui avait été imposée.